



Mgr Jean-Marie Lovey, évêque de Sion

24 décembre 2016

Homélie

Messe de Minuit Noël à la Cathédrale de Sion

[Is 9, 1-6](#) – [Tite 2, 11-14](#) – [Lc 2, 1-14](#)

Frères et sœurs, chers amis,

Vous seriez en droit d'entendre, à l'occasion de la fête de Noël des propos de paix de joie, d'harmonie. J'ai préparé cette homélie, entouré de nombreux messages reçus à l'occasion de Noël. Deux d'entre eux m'interpellent sur le sens profond de la fête. Je vous en donne un bref extrait et vous saisirez qu'une homélie de Noël peut être grave, parce que Noël c'est très sérieux. « Noël c'est l'homme Jésus qui met Dieu sur la paille ». « Le contraste entre la nostalgie de la lumière, de la justice, de la paix et les ténèbres de la réalité est plus fort que jamais. De même le contraste entre l'atmosphère sereine de la crèche et la réalité brutale de petits enfants certes nés eux aussi sous un toit précaire mais qui, au lieu d'entendre des voix d'anges, sont assourdis par le vacarme des bombes. »

Nos cœurs devraient être à l'émerveillement, à la joie, à la fête. L'inouï, l'inimaginable est arrivé : un Enfant qui est Dieu vient de naître. C'est donc le Paradis sur terre. Cependant, nos cœurs ne peuvent pas être à l'unisson de l'événement. Trop de violence gâchent la fête. Il y a la violence dont l'actualité ne cesse de nous matraquer. Il y a la violence plus sourde et enfouie que l'injustice génère. Et lorsque cette injustice est dans le fruit de notre 'famille-Eglise' elle fait rejallir sur cette même Eglise des sentiments d'écœurement et de rejet qui risquent de nous faire jeter le bébé de la Crèche avec l'eau visqueuse avec laquelle on prétend donner le bain à l'Enfant. Je lis un autre message reçu : « Je ne suis pas sûre d'être capable de reprendre le chemin de l'Église, j'ai perdu confiance en cette Eglise qui méprise ses enfants et ignore leur cri. »

Qui ne souhaiterait pas que Noël soit une oasis de paix de sérénité, de joie ? Mais voilà que les événements quotidiens nous plongent sans cesse dans le paradoxe. Le prophète Isaïe ne ménageait pas son vocabulaire quand il exprimait l'état du monde dans lequel il se trouvait. Il nous faut réentendre la force de son langage et comprendre que, finalement, le monde n'a pas beaucoup changé. Là où, chez Isaïe, il est question *d'un peuple qui marche dans les ténèbres*, nous pourrions voir un certain nombre de nos pays et cultures tellement obnubilés par le seul succès économique qu'ils en viennent à mépriser la vie des personnes humaines.

Le joug du prophète est pesant, son poids, écrasant. Comment ne pas penser ici à tant de pressions que beaucoup subissent dans leur travail professionnel, par exemple, et qui finit en burnout détruisant les résistances de celles et ceux que nous pensions si solides ? *La barre qui meurtrit l'épaule* c'est, tantôt le poids des opinions de masse imposées par la culture du succès qui élimine tous les maillons faibles, et tantôt les vexations infligées à tant de chrétiens qui n'ont jamais été au cours de l'histoire autant persécutés qu'aujourd'hui. Et que dire *des bruits de bottes qui frappent le sol, et des manteaux couverts de sang* ? On se croirait, par avance, sur la promenade des Anglais à Nice, dans le marché de Noël de Berlin, ou bien en plus lointaine Turquie à Alep, en Afghanistan, dans tant d'autres lieux, y compris à nos portes, où le sang des hommes se verse si facilement ?

Qu'est-ce qui viendra faire cesser tout ce mal et offrir un contrepoids à tant de violence ? Le Prophète le voyait dans sa vision et le présentait comme un paradoxe total. A la violence brutale, à la force écrasante il oppose la plus grande douceur et la plus totale innocence : *Oui, un enfant nous est né, un fils nous a été donné.* Sauf que, voyez-vous, même là nous devons déchanter. Dès la réalisation plénière de la promesse d'Isaïe, c'est à dire, dès le premier Noël, « il n'y avait pas de place (pour cet enfant) dans la salle commune. » L'histoire se poursuivait avec le même paradoxe déroutant : au lieu de nous permettre de nous émerveiller, de nous attendrir sur notre aptitude à nous laisser émouvoir par un nouveau-né, la première crèche de Bethléem nous renvoie à notre terrible capacité d'exclure, de rejeter. Et ce sont ceux qui passent la nuit dehors, dans les champs, qui sont concernés par celui qui est mis à la porte de la salle commune.

Cette complicité des rejetés pourrait-elle apaiser le cœur de ceux et celles qui se sentent mis à l'écart ? Dans le récit de la nativité, c'est encore un être venu d'ailleurs, un ange qui soulève la chape qui plombe de crainte les bergers. « Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une bonne nouvelle : Aujourd'hui... vous est né un Sauveur. » Vraiment, c'est exactement ce qu'il nous faut, un Sauveur. Notre monde en a terriblement besoin. De lui-même il ne s'en sortira pas. Alors, oui, viens Jésus, viens nous sauver.

D'être ensemble ici nous constitue 'veilleurs' guetteurs. Le chrétien n'échappe pas à la nuit de ce monde, mais il est d'abord témoin de la lumière. Une messe à la minuit, c'est déjà une protestation contre l'emprise des ténèbres. Merci d'être là. Merci à tous celles et ceux dont la vie est un point de lumière tellement bienfaisant. Allons puiser dans le regard de l'enfant-Dieu une lumière plus forte que tout malheur, et puis, ensuite, nous la répandrons pour qu'elle réchauffe notre monde.

Jésus, Lumière du monde, Viens nous sauver.

AMEN